

Quelques proches collaborateurs de Trotsky¹

CLT, Numéro 1, janvier 1979

La publication récente des mémoires de Jean van Heijenoort² a fait connaître à un large public — comme sans doute à nombre de ceux qui s'intéressent à Trotsky et à l'histoire du « *trotskyisme* » — ce jeune mathématicien français qui joua de 1932 à 1939 le rôle obscur de secrétaire-garde du corps et collaborateur de confiance de l'exilé. Mais elle a en outre le mérite d'attirer l'attention sur le fait que Trotsky, même dans la période la plus difficile de sa vie, ne fut jamais vraiment seul, et qu'il suscita toujours parmi les jeunes militants le dévouement d'hommes et femmes de valeur qui décidèrent tout simplement de consacrer au « *Vieux* » et à son combat politique ce qu'ils avaient de meilleur. Elle nous procure enfin un certain nombre d'informations précises sur quelques-uns des collaborateurs proches de Trotsky jusque-là mal connus.

Dans l'Opposition de gauche en U. R. S. S.

Les différents écrits de L. D. lui-même, les souvenirs de Natalia Sedova reproduits dans le livre de Victor Serge, *Vie et Mort de Trotsky*³, nous avaient fait entrevoir quelques-uns de ces hommes discrets, mais indispensables. A bien des égards, ils ne sont encore pourtant pour nous que des noms, et il faudra peut-être l'ouverture finale des archives du G. P. U. pour découvrir qui ils étaient réellement.

Mikhaïl S. Glatzman avait été secrétaire de L. D. pendant la guerre civile, et avait partagé avec lui tous les dangers — le couvrant un jour de son corps dans une embuscade. Il avait tout naturellement milité dans les rangs de l'Opposition de 1923 ; exclu du parti en 1924, calomnié, soumis sans doute à un chantage, il choisit de se suicider plutôt que de trahir.

Nikolai I. Sermuks avait été pendant la guerre civile le chef du fameux train blindé, et en même temps secrétaire-sténographe du commissaire du peuple à la guerre. Il continua après 1920 à travailler avec Trotsky, et fut même en 1924 fondé de pouvoir du G. P. U. chargé d'assurer sa protection au cours de son séjour en Allemagne pour raisons médicales. Natalia a esquissé sa silhouette d' « *homme grand et blond, au fin visage* ». Lors de l'arrestation et de la déportation du Vieux, il réussit à se rendre à Alma-Ata par ses propres moyens et à échanger à l'hôtel quelques mots avec Léon Sedov, mais le G. P. U. l'arrêta et le fit condamner. Il disparut.

Il y avait avec lui à Alma-Ata Igor N. Poznansky, sur lequel nous disposons d'un peu plus d'éléments d'information. Membre du parti bolchevique en 1917, il avait pris part à l'insurrection d'octobre à Pétrograd, puis servi dans l'armée rouge dont il organisa les premiers détachements de cavalerie, combattu notamment sur le front sud où il fut blessé. Trotsky, l'ayant apprécié dans cette période, lui demanda après la guerre civile d'entrer dans son secrétariat. Arrêté également à Alma-Ata, transféré à Tachkent, condamné à deux ans et demi d'isolateur, il chemina ensuite d'isolateur en camp. Un

¹ Cet article repose à la fois sur ce qu'on peut appeler la « *tradition orale* » et sur les informations et documents rassemblés dans le cours du travail de préparation et de présentation des Œuvres. Les lettres inédites de Trotsky auxquelles il fait référence seront intégralement publiées.

² Jean Van Heijenoort, *De Prinkipo à Coyoacan. Sept ans auprès de Trotsky*, Paris, Lettres nouvelles, M. Nadeau, 1978.

³ Réédité en deux volumes en 1973 dans la petite collection Maspero, ce livre de Serge intègre de longs fragments de souvenirs rédigés par Natalia. Voir également une nécrologie de Glatzman par Trotsky et une photo de lui dans *Portraits* (Pathfinder press, 1977).

menchevik, qui l'a connu en 1936 à Vorkouta où il était l'un des dirigeants des « trotskystes », écrit de lui « *Poznansky, un beau brun bien bâti de 35-38 ans, était passionné de musique et de jeu d'échecs*⁴ . » On sait seulement qu'il fut exécuté peu après cette rencontre.

Gueorgui V. Bouton, ingénieur de formation, avait été, pendant la guerre civile, chef de cabinet du conseil supérieur de la guerre. Natalia le décrit « *petit et pâle* », « *excellent organisateur* ». Il resta auprès de Trotsky pendant la période de l'Opposition de gauche et tenta vainement de rejoindre Alma-Ata. D'abord déporté, puis arrêté en déportation et transféré à la prison moscovite de Boutyrki, il fut accusé d'espionnage et riposta par une grève de la faim pour défendre ses droits de citoyen soviétique contre l'arbitraire policier. Il mourut au bout de cinquante jours de grève à l'infirmerie de cette prison, fin septembre 1928.

Victor B. Eltsine était l'un des fils du vieux-bolchevik Boris M. Eltsine⁵ . Il avait adhéré au parti en 1917, à Perm, où l'activité clandestine avait conduit son père. Il avait combattu dans l'Oural en octobre. En 1918, malgré sa jeunesse, il était président du soviet de Viatsk. Engagé dans l'armée rouge dès le début de la guerre civile, il servit sur le front oriental, notamment contre Koltchak, devint commissaire politique d'une division. Admis à la fin de la guerre civile à l'Institut des professeurs rouges, il se spécialisa en économie, fut diplômé en 1926. Depuis trois ans déjà, il était militant actif et responsable de l'Opposition de gauche, et le principal animateur de la petite équipe de militants qui mettaient au point l'édition des Œuvres de L. D. Arrêté en janvier 1928, déporté, d'abord à Koma, puis condamné à une peine d'isolateur, sa trace se perd peu à peu. On sait qu'à la mi-1933, il se trouvait quelque part près d'Arkhangelsk, sans travail, et qu'il y fut de nouveau condamné. Il disparaît ensuite totalement. Son père, atteint de tuberculose osseuse, son jeune frère, tuberculeux, sont également morts en prison et en déportation.

Grigori Stopalov avait lui aussi très jeune une biographie de vieux militant. Il était encore lycéen quand il rejoignit en Ukraine en 1917 le parti bolchevique dont il fut très vite un responsable clandestin, d'abord sous l'occupation allemande, puis sous le talon de fer du général blanc Denikine. Il fut en 1923 l'un des premiers diplômés de l'Institut des professeurs rouges. Il travaillait avec Victor Eltsine à l'édition des Œuvres et appartenait comme lui au noyau dirigeant de l'Opposition de gauche. Sa femme, Lembergskaja, ancienne professeur à l'école du parti, était également militante de l'Opposition. On sait qu'il fut condamné à trois ans d'isolateur, et disparut ensuite.

Nous ne pouvons affirmer avec certitude qu'Eléazar Solntsev a été « secrétaire » de Trotsky au sens précis du terme. Mais l'on peut relever que, dans une lettre à Victor Serge, le Vieux mentionne Solntsev et le place sur le même plan que Boutov et Glatzman⁶ . Né en 1900, il était, lui aussi, un bolchevik de la génération d'octobre. Il fut l'un des premiers diplômés de l'Institut des professeurs rouges, à la fois en tant qu'historien et économiste, et dès 1923 fut au premier rang de l'Opposition de gauche. Il travailla quelque temps à Berlin à la mission commerciale et commença à organiser les premiers communistes allemands qui sympathisaient avec l'Opposition. En 1928, il était aux Etats-Unis, dans la mission de

⁴ -« *Les Trotskystes à Vorkouta* », traduction d'un article signé N. B. paru dans le Sotsialistitcheskij Vestnik, in IVe Internationale, n° 11, décembre 1962, p. 49.

⁵ Boris Mikhaïlovitch Eltsine (1875-193?), vieux-bolchevik de 1903, organisateur du parti dans l'Oural, membre de l'exécutif des soviets en 1907, signataire de la « *déclaration des 46* » en 1923, membre de l'Opposition de gauche et l'un des rédacteurs de sa Plateforme de 1927, avait dirigé son « *centre* » clandestin en 1928 et la première moitié de 1929. D'abord condamné à deux ans d'isolateur, purgés à Souzdal, il était l'une des grandes figures de l'Opposition. Victor Serge l'a présenté dans *S'il est Minuit dans le Siècle*, sous le nom transparent d'Elkine, et Vlady Serge a fait de lui un portrait à la plume qui a été reproduit dans les Œuvres, mars-juillet 1933.

⁶ Ibidem

l'Amorg, quand il fut rappelé. D'abord condamné à deux ans d'isolateur, puis, à l'expiration de sa peine, à deux années supplémentaires, il arracha sa libération anticipée — donc sa déportation — par une grève de la faim. De nouveau arrêté en 1935, accusé d'avoir reconstitué un « centre » des B. L., — en fait il n'avait d'autre activité qu'une étude sur « *la loi du développement combiné chez Marx* » —, il entama une nouvelle grève de la faim et arracha ainsi l'autorisation de rejoindre sa famille, déportée en un autre endroit que lui, mais mourut en chemin — vraisemblablement du scorbut — à l'hôpital de Novosibirsk en janvier 1936.

Ainsi, aucun de ces militants de l'Opposition de gauche, proches collaborateurs de Trotsky, ne put l'accompagner en exil, bien qu'il semble avoir un instant espérer l'autorisation d'emmener avec lui Sermuks et Poznansky. Ce devait être un nouveau type d'hommes qui, de 1929 à 1940, allaient être en Occident ses secrétaires et collaborateurs, des hommes plus jeunes, nés en Occident, pour qui la révolution russe n'avait pas été une expérience vécue, et dont la tâche était d'autant plus difficile.

En Occident, des militants communistes

Nous nous abstiendrons de présenter ici ceux des militants trotskystes qui ont été réellement des collaborateurs de Trotsky pendant une longue période, mais sont connus par ailleurs pour leur rôle dans l'Opposition de gauche, puis la IV^e Internationale : c'est le cas du français Pierre FRANK, dirigeant de la Ligue française, qui fut secrétaire à Prinkipo de juin 1932 à juillet 1933, et de l'américain Joseph LeRoy Hansen, qui fut aussi l'un de ses principaux collaborateurs à partir d'octobre 1938. Et nous nous contenterons de rappeler ici que le premier « *secrétaire* » dans tous les sens du terme de L. D. en exil fut évidemment Liova, son fils Léon Sedov qui était déjà son collaborateur en U. R. S. S. et fut aux premiers temps de l'exil son homme à tout faire et son chef d'état-major, jusqu'en février 1931 où il quitta Prinkipo pour Berlin.

Visiteurs prolongés et secrétaires épisodiques

Le premier militant étranger à rejoindre volontairement L. D. en exil à Prinkipo pour se mettre à son service fut, semble-t-il, le Tchèque Wolfgang Sâlus. Né en 1909 dans une famille bourgeoise, fils d'un des grands poètes du pays, Hugo Sâlus, ancien élève d'une école militaire, il avait rompu tout jeune avec sa famille, adhéré en 1924 aux jeunesses communistes dont il était en 1927 le secrétaire d'organisation à Prague. C'est semble-t-il à Moscou où il s'était rendu à l'été 1927 pour une conférence, qu'il connut les positions de l'Opposition de gauche et rencontra peut-être personnellement Trotsky. Ainsi s'expliquerait qu'il ait pu partir de sa propre initiative — dès la nouvelle de l'arrivée de Trotsky à Prinkipo qu'il apprit à Vienne — et être reçu sans autre recommandation. Nous ignorons la durée exacte de son séjour qui fut sans doute de plusieurs mois.

Son voyage et son séjour amorçaient en tout cas un courant, puisqu'il ne précéda que de quelques mois d'autres jeunes communistes de Tchécoslovaquie, le métallo Ferdinand Jeràbek, l'ouvrier du livre Frantigek Kohout, et un jeune intellectuel, Jifi Kopp, lequel resta quelques mois et remplit des fonctions de secrétaire. Tous ces hommes étaient membres de l'Opposition de gauche dans le P. C. T. Tous allaient rester sur la brèche des années, à des postes responsables. Sâlus jouera ultérieurement un rôle important en Tchécoslovaquie et en Autriche, avant de passer six ans en camp nazi, puis de lutter dans la clandestinité jusqu'en 1948. Il est mort en émigration à Munich dans des conditions suspectes, en 1953. Kopp devait jouer un rôle important dans l'unification des groupes rivaux avant 1936, et surtout dans la fusion de 1938 entre les « trotskystes historiques » et le groupe d'opposants de gauche constitué par Josef Gutt-man et Zavig Kalandra autour du journal Proletd. Arrêté par les nazis en 1939, évadé, il passait en Pologne, puis en Grande-Bretagne, où il éditait fiskra avec Guttman. Il devait abandonner toute activité politique au cours de la guerre et s'établir en Amérique latine.

Le deuxième des secrétaires venus d'Occident pose plus de problèmes. Il s'agissait d'un militant qui était recommandé à Trotsky par une vieille amie, Raïssa Timoféievna, mariée à Vienne avec le psychanalyste Alfred Adler. L'homme était un juif lithuanien, Jakob Frank - qui se faisait appeler Max Graef. Il avait travaillé jusqu'en 1927 comme économiste à la mission soviétique commerciale à Vienne, et militait dans le P. C. autrichien. Il resta à Prinkipo de mai à octobre 1930, fut exclu dans l'intervalle du P. C. Sa carrière de « *trotskyiste* » allait être brève : après une « *unification* » des groupes autrichiens qui n'était en réalité qu'une scission supplémentaire — une opération dans laquelle il usa et abusa de son prestige de « *secrétaire* » —, il se mit à découvrir des mérites au stalinisme qu'il rallia bientôt avec un manifeste où il dénonçait le caractère « *réactionnaire* » du trotskysme. Il semble qu'il ait plus tard milité en Allemagne dans le K. P. D., mais sa trace se perd en 1933. La question est posée de savoir s'il a seulement « *évolué* », ou s'il s'agissait dès le début d'un agent infiltré par le G. P. U., hypothèse qu'étaye le fait qu'il recommanda à Trotsky le principal agent du G. P. U. dans l'Opposition de gauche à l'époque, le Lithuanien de Leipzig Ruvyn Sobolevicius, alias Roman Well.

A sa place, d'octobre à décembre 1930, vint un militant français recommandé par les Rosmer, Robert Rang (né en 1905). Nous savons peu de lui, sauf qu'à son retour il se solidarisa avec Rosmer dans sa rupture avec l'Opposition de gauche, et allait par la suite collaborer avec le groupe né de la scission allemande autour de Landau puis avec le petit groupe de Marcel Body. Il devait rompre avec le mouvement communiste pendant l'occupation.

En fait, l'année 1930 vit la stabilisation du secrétariat de Trotsky avec l'arrivée de Jan Frankel, par qui nous commencerons l'étude des proches collaborateurs de la période de l'exil.

Notons seulement ici que les tribulations de L. D. l'ont amené par la suite à utiliser pour des périodes assez brèves des hommes et des femmes qui ne restèrent pas longtemps. C'est le cas de Sara Jacobs, dite Sara Weber (1900-1977) qui arriva à Prinkipo au printemps 1933, et quitta précipitamment Barbizon en janvier 1934. C'est le cas du Polonais Max Gavensky, dit Seygrave, qui fut improvisé secrétaire quelques semaines, après le départ de Sara Weber. En 1936, après qu'eut été décidé le départ d'Erwin Wolf, Trotsky envisagea quelque temps de le remplacer par un jeune Allemand réfugié au Danemark, Siegfried Kissin, dont le voyage à 1-10nefoss donna d'ailleurs prétexte à une campagne de presse. L'affaire ne se fit pas et Wolf envoya de Reichenberg un ami personnel, l'avocat Otto Neustedtl, qui servit quelque temps sous le pseudo d'Eric Leiffler, et dont l'identité fut révélée par le nazi Völkischer Beobachter. Peu après son arrivée au Mexique, et jusqu'au mois de juin 1937, Trotsky bénéficia des services d'un jeune intellectuel envoyé par ses camarades américains, Bernard Wolfe (né en 1915), ancien étudiant de Yale. Nous savons également qu'il employa auprès de lui plusieurs autres militants résidant au Mexique, comme le saxon Wenzel Kozlecki, dit Julik. Nous avons découvert enfin au terme de cet article que la jeune américaine Lilian Curti (née en 1911) avait été une année durant secrétaire de Trotsky au Mexique, où elle était venue accompagner son mari, Charles, responsable du bureau panaméricain.

Nous ignorons tout du destin ultérieur de Gavensky et de Neustedtl. Julik est revenu en Allemagne. Sara Weber est morte récemment, ayant jusqu'à la fin de sa vie correspondu avec Natalia. Lilian Curtiss est encore aujourd'hui militante active du S. W. P. Bernard Wolfe, lui, fut un météore dans les rangs trotskystes. Auteur d'un roman discuté sur l'assassinat de L. D., il est scénariste de cinéma et habite Beverly Hills.

Nous avons songé également à intégrer à notre étude l'équipe des militants américains venus à Coyoacán et qui constituèrent la petite garnison, mais aussi des secrétaires comme Rae Spiegel (Raïa Dunaïevskkia) et les militants mexicains qui consacraient une partie de leur temps à aider bénévolement Trotsky dans son travail politique et littéraire. Nous nous contenterons de mentionner l'avocat nicaraguayen de Mexico, Adolfo Zamora Padilla (né en 1907), qui traduisit en tête-à-tête avec L. D. à Coyoacán non seulement la totalité des articles pour Clave du français en espagnol, mais aussi un

ouvrage comme Leur Morale et la Nôtre — dont Trotsky jugeait que la traduction espagnole était la meilleure et la plus fidèle. Pour le reste, nous avons dû réduire notre ambition. Nous ne doutons pas que chercheurs américains et mexicains suppléent bien volontiers à notre carence et complètent sur ce point notre esquisse.

Nous nous contenterons donc, après ce bref « tour du sujet », de tenter une mise au point provisoire sur les hommes qui ont été de façon prolongée les plus proches collaborateurs de Trotsky, Jan Frankel en Turquie, Norvège, puis au Mexique, Otto Schüssler en Turquie et au Mexique, Erwin Wolf en Norvège auquel nous ajouterons Walter Held dans ce dernier pays. C'est délibérément, répétons-le, que nous ne parlerons ici ni de van Heijenoort, le plus continu de tous — puisqu'il fut aux côtés de Trotsky en Turquie, en France, en Norvège et au Mexique — mais qui a lui-même parlé, ni non plus de Pierre Frank et de Joe Hansen, pour les raisons indiquées ci-dessus.

Jan Frankel

Jan Frankel était né en 1906 dans une petite ville de l'Empire austro-hongrois qui sera plus tard à l'intérieur des frontières de la Tchécoslovaquie, ce qui a fait de lui un citoyen tchécoslovaque. Il appartenait en réalité à une famille juive d'Autriche, peu fortunée ; son grand-père avait été grand-rabbin de Vienne. Nous ignorons quelles études il fit, et où, et la seule indication concernant sa profession le donne comme « traducteur ». Il pratiquait en tout cas parfaitement plusieurs langues.

Il fut de tout temps de santé fragile, atteint de tuberculose dans son adolescence. Le séjour qu'il fit, pour cette raison, en 1923 au sanatorium italien de Merano fut l'occasion d'une rencontre décisive dans sa vie, celle de l'ancien fondateur et dirigeant du P. C. en Slovaquie, Hyliek Lenorovie qui le gagna au communisme en même temps qu'un autre adolescent soigné à Merano pour son asthme, le fils d'un médecin et homme d'affaires de Prague, Jifi Kopp. Les deux jeunes gens connurent également Franz Kafka. Revenu peu après à la vie normale, Frankel rejoignit naturellement les jeunes gens, puis le parti communiste ; dès 1927, avec ses amis, il était membre du petit noyau de l'Opposition de gauche qui s'organisait à Prague à partir de la protestation contre les sanctions qui frappaient en U.R.S.S. Trotsky et Zinoviev.

C'est en avril 1930 qu'il arriva à Prinkipo avec la recommandation de Marguerite Rosmer, et il allait y cohabiter plusieurs mois avec son vieux compère de Merano, Kopp. Choisi comme secrétaire surtout en raison de ses connaissances linguistiques, il se fit rapidement apprécier pour ses qualités d'homme et son intelligence politique, restant près de trois années sans interruption auprès de l'exilé, et assumant un rôle toujours plus important dans le développement et la vie intérieure de l'Opposition de gauche : en attestent les violentes critiques que lui adresse dès 1930 Kurt Landau, sa propre critique publique du groupe de Frey pour lequel il crée l'expression — calquée sur celle d' « *austro-marxisme* » — d' « *austro-oppositionnisme* », ainsi que les rapports de la police tchécoslovaque qui voyait en lui le responsable de l'activité de l'Opposition dans toute l'Europe centrale et orientale. Dès 1932, Trotsky songe à se séparer de lui pour lui donner l'occasion de montrer toute sa mesure dans un rôle plus indépendant : c'est pour permettre à Frankel de prendre au S. I. des responsabilités qu'il semblait capable d'assumer, que Trotsky demanda aux militants français de lui chercher en France un remplaçant, qui fut Van. La transition assurée, et après avoir organisé et contrôlé, fin 1932, le fameux voyage vers Copenhague, Jan Frankel quitta donc Prinkipo le 5 janvier 1933.

Le voyage qui devait l'amener à son terme à Paris avait été primitivement conçu comme une tournée auprès des sections des pays qui jalonnaient sa route. En fait, l'Allemagne allait le retenir plus longtemps. Entré clandestinement dans ce pays avec un passeport appartenant à un journaliste français complaisant (futur ministre de de Gaulle) — précaution non inutile pour un communiste, juif de surcroît —, il allait y vivre pendant plusieurs semaines la mainmise des bandes nazies et la destruction du mouvement organisé sous les coups des S. A. et de la Gestapo. Il adresse à Trotsky lettres et rapports vivants — que

l'ouverture de la partie fermée des archives de Harvard nous permettra peut-être de connaître — qui concluent, dans le même sens que lui, à la faillite du K. P. D. et à la nécessité de construire en Allemagne un nouveau parti, ce dont il ne parvient pourtant pas à convaincre ses propres camarades allemands. Quelques jalons seulement pour nous sur sa route : le 29 janvier, à la conférence du groupe allemand de Tchécoslovaquie, dirigé par Neurath, le 5 mars où, avec Léon Sedov, dans le bureau berlinois du Dr Ackerknecht, il échappe à l'irruption soudaine de S. A. soupçonneux grâce au sang-froid de leur hôte, le 12 mars à Leipzig, où la conférence clandestine de la section allemande repousse la perspective qui est la sienne d'un « nouveau parti » en Allemagne.

De retour à Paris, fin mars, il y est durement frappé par une maladie nouvelle, contractée celle-là à Prinkipo, un paludisme qui va diminuer beaucoup ses exceptionnelles facultés de travail. Sa correspondance avec Trotsky entre avril et juillet 1933 témoigne de la confiance politique entre les deux hommes qui abordent aussi bien les problèmes politiques posés par la conjoncture et le « tournant » que ceux — plus délicats encore peut-être — de l'organisation du mouvement et particulièrement la crise de son secrétariat international. Informateur inlassable, mais aussi dirigeant politique, Jan Frankel ne cesse pas pour autant d'être pour Trotsky un collaborateur indispensable sur tous les plans : quand le visa pour la France est accordé aux Trotsky, il se rend une fois encore à Prinkipo pour aider au grand déménagement et reste sur place, après le départ de la petite troupe, pour vendre la maison et régler les dernières questions financières.

Nous disposons sur lui de moins d'informations pour la période suivante. Il vit généralement à Paris, se rend au moins une fois à Saint-Palais et rencontre parfois Trotsky dans les escapades hebdomadaires de ce dernier, de Barbizon à Paris. Les documents écrits attestant de leurs relations se font plus rares. Son rôle dans le mouvement continue à être important — membre du S. I. où il utilise le pseudonyme de François il fut sans doute un des premiers partisans de l'« *entrisme* » dans la social-démocratie et, d'accord avec Trotsky, adhéra à la S. F. I. O. —, mais difficile à préciser du fait de ses précautions de clandestin. Pourtant le vieux conspirateur que chacun reconnaît en lui, commet à Paris le 12 février 1934 l'imprudence de se laisser emporter par l'enthousiasme des masses qui déferlent. Reconnu dans les rangs des manifestants, près de la place de la République, il fait l'objet d'un arrêté d'expulsion.

Il retourne alors en Tchécoslovaquie, où il est Werner Keller, ou encore Verny. Le travail n'y manque pas, puisque, une fois de plus, il y a une fusion à l'ordre du jour, et puisque la discussion se poursuit avec Josef Guttman, exclu du P. C. T. en décembre 1933, et ses proches camarades. En outre, il continue voyages et missions. A l'automne 1934, il est en Suisse, où Paul Thalman le décrit comme un homme « *agréable et enjoué* ⁷ ». Il est venu y apporter une lettre de Trotsky destinée à convaincre les dirigeants de la jeune section de la justesse de la tactique « *entriste* », et de la nécessité de l'appliquer dans leur propre pays. Mission réussie. A Noël de la même année, il est encore en Suisse, à Dietikon, près de Zürich, où se tient une conférence de la section allemande, P. K. D., à laquelle participent plusieurs délégués venus clandestinement d'Allemagne, et où lui-même représente le S. I. dans une défense de l'« *entrisme* » qui a provoqué dans cette section une grave crise.

Quand la Norvège accorde le visa de séjour à L. D., Jan Frankel refait aussitôt ses valises ; il se rend directement à Anvers où il participe, avec Van, aux entretiens politiques de Trotsky pendant son bref séjour. Il embarque avec eux pour Oslo. A Hønefoss, il vit dans la maison des Knudsen et assume le secrétariat jusqu'en novembre 1935. Van nous apprend que, contrairement à ce qui fut souvent dit et écrit, il n'a pas été expulsé de Norvège à cette date. La décision de le faire partir a été prise pour éviter une convocation de la police, lourde de complications pour les Trotsky : son passeport — où la mention de son expulsion de France a été grattée, par un spécialiste, il est vrai — apparaît peu sûr. Il retourne donc en Tchécoslovaquie.

⁷ Clara Ass, 1977

Était-il présent à la fin de juillet 1936, à la conférence dite de Genève, qui organise le « *mouvement pour la IVe Internationale* » ? C'est peu probable, car elle s'est déroulée en réalité à Paris, salle Pleyel, et le risque était trop grand, même s'il semble qu'il soit parfois revenu en France, avec le passeport d'un camarade, le vétéran slovaque Hyfiek Lenorovfe. En août en tout cas, il est à Prague et s'active dans la campagne contre le premier procès de Moscou : il est à l'initiative de la fondation du comité pour le droit et la vérité qui réunit intellectuels et syndicalistes sous la présidence d'un vétéran communiste, Hugo Sonnenschein (Sonka). Trotsky a envisagé un moment de confier à ce comité l'organisation du « *contre-procès*⁸ » qui ne se réalisera finalement que l'année suivante à travers l'activité de la commission Dewey. Nous savons également par une lettre de Wolf qu'il poursuivait activement pendant toute l'année 1936 ses discussions avec Josef Guttman⁹. C'est en tout cas en septembre 1936 que Guttman et Kalandra, définitivement convaincus par le premier procès de Moscou et les débuts de la révolution espagnole, annonçaient publiquement leur ralliement à la « nouvelle Internationale ».

Les circonstances avaient permis à Frankel d'esquiver involontairement le drame norvégien, l'expulsion brutale des secrétaires, les cris de meurtre contre eux de la presse stalinienne, l'internement des Trotsky à Sundby. Mais le départ au Mexique le mobilise à nouveau au service du Vieux. La décision de faire une fois de plus appel à lui est prise quelques jours après l'installation à Coyoacán. Il y arrive le 19 février 1937 et rend immédiatement compte à Trotsky de sa rencontre avec Abram Sobolevicius — Sénine — qui avait été chargé de le « *sonder* » au compte du G. P. U. Il va assurer une partie importante du travail technique et politique de la sous-commission préliminaire d'enquête de la commission Dewey, se chargeant notamment des contacts avec les membres de cette commission, journalistes et témoins. Il siège avec Van au côté de Trotsky.

À la fin d'octobre 1937, il quitte Coyoacán pour les États-Unis, pour des raisons personnelles, mais avec le consentement de Trotsky, et, semble-t-il, son approbation. Fait unique, son départ est l'occasion d'une petite fête intime dont les participants ont tous conservé un souvenir ému. Trotsky écrit à Cannon pour souligner que « *John Glenn* » — c'est, avec « *John Glenner* », son nouveau pseudonyme — ne se rend pas aux États-Unis pour le représenter personnellement et y être son « *homme* », mais en même temps lui recommande chaleureusement de l'utiliser notamment en vue de la préparation de la conférence internationale, du fait de ses capacités et connaissances exceptionnelles¹⁰.

Pourtant, et bien qu'en février 1938 encore Trotsky envisage un voyage de Cannon ou de Frankel à Coyoacán, ce dernier ne jouera pas longtemps aux États-Unis le rôle que le Vieux semblait avoir espéré pour lui dans les affaires de l'Internationale, encore que ses habitudes conspiratives — une précaution alors plus que jamais nécessaire — puissent aujourd'hui encore nous dissimuler une partie de son activité politique. Nous savons qu'il fut brièvement marié avec la romancière Eleanor Clark — et que c'était sans doute là la raison de son départ du Mexique. Il signe « *Werner Keller* », dans *Socialist Appeal*, l'organe du S. W. P., des articles consacrés à la Tchécoslovaquie dans le cadre de la crise mondiale. Nous savons qu'en 1939, au lendemain du pacte Hitler-Staline, il s'est rangé du côté de la minorité dirigée par Shachtman et Burnham, et que Trotsky en éprouva contre lui beaucoup de mécontentement : la partie fermée des archives permettra de découvrir des lettres sévères pour lui. Nous savons qu'en 1940 il adhéra — pour peu de temps — au Workers Party de Burnham et Shachtman, qu'il divorça en 1941.

Plusieurs de ses vieux camarades d'Europe — Rigal, Van, Kopp — l'ont rencontré ultérieurement à New York, éloigné de la vie politique, désabusé et amer. Il s'appelait John Frank, était devenu citoyen

⁸ Lettre Paris

⁹ Lettre Bruxelles de Paul THALMANN, *Revolution für die Freiheit*, Hambourg, Verlag 116. Il y est orthographié à tort « Frenkel ». à Léon Sedov, 10 octobre 1936, archives de la Préfecture de Police. de Wolf à Julik, 18 janvier 1937, dossier Wolf, archives Vereeken.

¹⁰ Lettre de Trotsky à Cannon, 19 octobre 1937, archives Cannon, New York.

américain, et avait réussi à deux reprises au moins — notamment dans le sillage du magnat de l'étain Patino — des ascensions ultra-rapides dans le monde des affaires qui l'avaient effrayé, car il craignait d'attirer l'attention. Il semble avoir connu aussi des périodes de profonde misère, et sa santé s'était gravement détériorée. Il fuyait avec constance tout rapport avec son passé.

On ne sait pas avec certitude s'il est mort ; cela paraît pourtant probable.

Otto Schüssler

Otto Schüssler était né à Leipzig en 1905. C'était un authentique ouvrier, emballeur de livres d'art dans une imprimerie spécialisée de Leipzig à la fin des années vingt. Il avait vraisemblablement appartenu au gauchiste K. A. P. D., mais, à la fin de 1928, participa — avec Roman Well et l'étudiant en médecine Erwin H. Ackerknecht — à la création d'une opposition dite d' « *unité bolchevique* » qui cherchait à rassembler en Saxe les différentes fractions en lutte pour le « *redressement* » du K. P. D. Il en fut l'un des principaux dirigeants, puis, en Saxe, l'un de ceux qui prirent la tête de l'Opposition de gauche unifiée (V. L. O.) constituée en 1930 par la fusion de cette organisation saxonne avec les restes de l'Opposition de Wedding (Schwalbach) et du Palatinat (Frenzel) et l'ancienne minorité du Leninbund (Grylewicz).

Dans la crise qui secoue en 1930 cette Opposition à peine née, il se range du côté du S. I. et combat Landau. En outre, cet ouvrier autodidacte s'est révélé l'un des écrivains les plus doués du groupe. Quand, en 1932, Léon Sedov, qui a quitté Prinkipo pour Berlin, cherche pour son père un secrétaire de langue allemande, Ackerknecht suggère la candidature de Schüssler, finalement agréée. Otto Schüssler, arrivé à Prinkipo en mai 1932, s'y révèle excellent secrétaire et se voit confier des tâches politiques de confiance, comme la rédaction, en 1933, de la brochure Léninisme contre Stalinisme, qu'il signe de son pseudonyme d'Oskar Fischer.

En 1933, la répression a frappé durement en Allemagne et les cadres font défaut pour l'organisation du travail politique dans l'émigration. Schüssler est désigné pour aller à Prague diriger le nouveau journal de l'Opposition, *Unser Wort*, une tâche jusque-là assurée par le jeune Walter Held (Heinz Epe), à titre provisoire. Il semble, d'après la correspondance de L. D., qu'il ait peu après effectué en Allemagne même un séjour clandestin, reprenant ainsi le contact dans des conditions plus que difficiles. En septembre 1933 pourtant, les restrictions à la liberté de presse intervenues en Tchécoslovaquie dictent le transfert d'*Unser Wort* à Paris. C'est là que Schüssler vivra jusqu'en 1939, à l'exception de brefs séjours en Belgique et Hollande.

Toujours directeur d'*Unser Wort*, où il signe « O...r » les éditoriaux, il est en même temps membre de la direction à l'étranger (Auslandskomitee) du groupe allemand devenu I. K. D. En 1934, il soutient la proposition de Trotsky d' « *entrisme* » dans la S. F. I. O., en minorité, contre son vieux camarade Ackerknecht (Bauer), secrétaire permanent du S. I. Après la scission et le départ de Bauer de l'organisation internationale, la section allemande approuve la politique de l'entrisme à sa conférence de Dietikon, en décembre 1934, laquelle consacre en outre la direction de ce qu'on appelle désormais le « *groupe Johre-Fischer* », Johre étant le pseudonyme de Josef Weber, un ancien militant de Gelsenkirchen.

C'est le début d'une longue période de sombres batailles d'émigrés. Dès le début de 1934, le groupe Johre-Fischer s'est opposé résolument à l'entrée dans l'I. K. D. des anciens dirigeants zinoviévistes du K. P. D. et de sa « *gauche* », Ruth Fischer et Maslow¹¹, proposée avec insistance et constance par Trotsky

¹¹ Sur ces deux militants, on peut se reporter à P. Broué, *Révolution en Allemagne (1918-1923)*, Paris, Minuit 1971. M. Willy Buschak a consacré à leur itinéraire politique un excursus dans sa thèse, encore inédite récemment soutenue à l'Université de Mannheim.

lui-même. Il ne cesse de les combattre, même quand Ruth Fischer, à l'initiative personnelle de Trotsky, a été cooptée au S. I. sous le nom de Dubois. Dans les rangs de leur groupe, Johre et Fischer doivent faire face à plusieurs oppositions successives : celle du saxon Wenzel Kozlecki — Julik — et surtout celle de Jan Bur ¹², dirigeant du groupe en Allemagne pendant deux ans, partisan d'un rapprochement avec Fischer-Maslow et hétérodoxe sur la question de la nature sociale de l'U. R. S. S. Le conflit s'élargit à une lutte d'influence avec un autre membre de l'A. K. de l'I. K. D., Rudolf Klement, secrétaire administratif du S. I. qui a tenté à plusieurs reprises de s'appuyer sur Jan Bur. Le résultat en est, à côté d'Unser Wort qu'éditent Johre et Fischer, la parution d'un organe de langue allemande qu'édite en réalité Klement, Der Einzige Weg. La mort tragique de Klement en 1938, la rupture de Bur et de ses amis, l'émigration en masse vers l'Amérique et le découragement de beaucoup laissent Schüssler maître du terrain avec Johre, mais à la tête, il est vrai, d'une organisation presque fantomatique.

Toujours sous le nom de Fischer, Otto Schüssler fut l'un des délégués à la conférence de septembre 1938 dite « *de Lausanne* » — tenue en réalité chez Rosmer à Périgny — où il soutint la proposition de Trotsky de fonder la IVe Internationale. C'est vraisemblablement à cette époque que fut décidé son départ pour le Mexique, où il devait arriver par bateau en février 1939. Il allait vivre avec Trotsky une année et demi de plus, et fut le seul de ses vieux collaborateurs à être présent lors de l'assassinat. Arrêté, quelques jours après l'attentat du 24 mai 1940, par la police mexicaine qui lui reprochait sa « *passivité* » pendant l'attentat et jugeait « *suspecte* » sa nervosité, il fut très vite libéré sur l'intervention personnelle de Trotsky, indigné de cette initiative. Comme tous les compagnons de Coyoacán, mais peut-être plus qu'eux encore, il fut moralement atteint par l'entreprise meurtrière du Guepeou. Mais contrairement à ce qui fut parfois dit et écrit, il n'abandonna pas alors l'activité militante.

Lié au militant mexicain Octavio Fernández, il continua à militer avec lui dans la section mexicaine pendant toute la guerre et fut, toujours avec lui, l'un des instigateurs de sa scission de 1945 et de la fondation du Grupo Socialista Obrero dont, sous le pseudonyme de Julián Suarez, il était l'un des principaux dirigeants. Il était à cette époque convaincu — comme Van, et comme Frankel avant eux — de la nécessité pour le mouvement trotskyste de réviser son analyse de la nature sociale de l'Union soviétique qu'il caractérisait pour sa part comme un « *impérialisme bureaucratique* ». L'exclusion du G. S. O. de la IVe Internationale, après un procès qu'il estima plus que sommaire, en 1948, l'éloigna définitivement. Au cours des années suivantes, il collabora épisodiquement à la revue Dingel der Zeit, éditée en Grande-Bretagne, puis en Allemagne, par son vieux camarade Johre — lequel avait rompu en 1946 — et alla jusqu'à y soutenir l'idée de la nécessité d'une « *guerre contre l'U. R. S. S.* », en pleine guerre froide.

Retraité, Otto Schüssler vit toujours à Mexico. Il refuse tout contact avec ce qui pourrait lui rappeler son passé de trotskyste.

Rudolf Klement

Rudolf Alois Klement était né en 1908. Ancien militant du K. P. D., il était en 1933 étudiant en philosophie à Hambourg et militant de l'Opposition de gauche depuis 1932 quand Georg Jungclas, qui dirigeait le groupe local ¹³, le sollicita pour aller assurer à Prinkipo le remplacement prévu de Frankel, puis Schüssler, à peu près au moment où van Heijenoort était pressenti de son côté. Il possédait déjà cinq langues et se mit aussitôt à l'étude du russe : six mois plus tard, il était capable de réaliser en allemand des traductions

¹²Walter Nettelbeck, dit Jan Bur (1901-1976) avait dirigé l'organisation clandestine en Allemagne jusqu'en 1935, date à laquelle il avait émigré sur une décision du S. I.

¹³ La réussite de l'entreprise meurtrière du G. P. U. Mais, contrairement à ce qui fut parfois dit ou écrit, il n'abandonna pas alors l'activité militante.

du russe jugées « *bonnes* » par L. D. pourtant particulièrement exigeant en la matière. Il était arrivé à Prinkipo au début de mai 1933 et en repartit, avec les Trotsky, à la mi-juillet, admis par les autorités à séjourner en France auprès de Trotsky. Il habita d'ailleurs avec lui pendant toute la durée du séjour légal, dans la villa de Saint-Palais d'abord, puis à la villa KerMonique de Barbizon. Il fut l'un des délégués de la L. C. I. à la « préconférence des quatre » du 30 décembre 1933 à Paris, et prit le procès-verbal de la réunion, récemment retrouvé à Amsterdam dans les archives de Sneevliet¹⁴. De Barbizon, il allait souvent à Paris en moto assurer les liaisons et chercher le courrier qui arrivait poste restante au bureau de la rue du Louvre. On sait que, dans la soirée du 12 avril, l'éclairage de sa moto tomba en panne. Les gendarmes de Ponthierry — qui ignoraient la présence de Trotsky et surveillaient cette maison pleine d'étrangers qui provoquait les soupçons apeurés d'une partie de la population tranquille de Barbizon — l'arrêtèrent sous ce prétexte et découvrirent qu'il n'avait pas les papiers de la moto. C'est cet incident qui révéla à la presse et au public la présence de Trotsky à Barbizon¹⁵ et servit de prétexte à son expulsion du territoire français, le 18 avril, laquelle devait rester sans effet d'exécution jusqu'à son départ pour la Norvège en juin 1935.

Klement n'accompagne pas Trotsky dans ses pérégrinations ultérieures sur le territoire français. Il se fixa à Paris, puis quelque temps à Bruxelles, avant de revenir à Paris, en fonction des déplacements du siège du S. I. dont il était devenu le secrétaire administratif, changeant fréquemment de pseudonyme (Frédéric, Ludwig, Walter Steen, Camille, Adolphe). Il fournissait un travail énorme de traduction, correspondance avec les sections, constitution de dossiers, articles pour la presse et les bulletins intérieurs. Membre de la direction de Pl. K. D. à l'étranger, il ferrailait contre le groupe Johre-Fischer et animait de loin la direction de Der Einzige Weg. Plongé dans le travail interne et sur dossiers, il était plutôt isolé des militants français. Le polonais Herschl Mendel (Stockfisch) l'évoque avec amitié dans ses mémoires¹⁶. Le portrait qu'en trace Vereeken (« *Long et frêle, légèrement courbé, une figure hypocrite, impénétrable, des yeux ternes, mi-fermés*¹⁷ ») est à la fois proche et bien différent de celui qu'en trace Gérard Rosenthal : « *Grand, mince, un peu pâle, un peu voûté... derrière ses lunettes son regard de biche myope... comme son sourire, contraint. Il parlait peu, lentement et laborieusement. Il vivait de privations, sans murmures. Il était réservé et effacé jusqu'à, ce militant, sembler timide. Il était utile et régulier*¹⁸. »

Inconditionnel de Trotsky, il guerroya contre ses adversaires du moment dans l'organisation, Vereeken, Molinier, Sneevliet, qui le prenaient d'ailleurs volontiers pour tête de Turc. Dans ses écrits, il était décidé et offensif, souvent mordant. La précarité de sa position d'immigré réfugié politique, l'importance de ses responsabilités, aussi, le condamnaient à une clandestinité quasi-totale. Il ne semble pas avoir su s'y protéger convenablement de relations personnelles inquiétantes — le lithuanien Kauffman, qui vivait chez lui et disparut en même temps que lui, vraisemblablement l'« *homme de Grodno* » rencontré chez lui et jugé suspect par Herschl Mendel. En fait le cercle se resserrait autour de lui en 1938 où, après la mort de Léon Sedov, puis celle d'Erwin Wolf, il était pratiquement seul à assurer le travail du S. I., et

¹⁴Georg Jungclas (1902-1975), militant des jeunesses socialistes d'Altona en 1916, au K. P. D. en 1919, avait notamment pris part en 1923 à l'insurrection de Hambourg. Exclu du K. P. D. en 1927, membre du Leninbund, il participa en septembre 1930 à la fondation en Allemagne de l'Opposition de gauche unifiée (V. L. O.) et dirigea son groupe de Hambourg jusqu'à son émigration à Copenhague en 1933.

¹⁵ Les rapports de police sont consultables dans le dossier de Trotsky aux archives nationales.

¹⁶ Herschl Mendel STOCKFISCH (1890-1968), dit également Katz, Nathan, Belman, Victor, Karl, etc., ouvrier juif de Pologne et vieux-bolchevik, avait fondé en 1932 l'Opposition de gauche en Pologne Emigré en Israël après la guerre, il y a écrit ses mémoires, Zichrones fun a Yiddischer Revolutsioner. Il avait séjourné à Paris en 1934 et y revint en 1938, peu avant l'assassinat de Klement.

¹⁷ Georges VEREEKEN, La Guépéou dans le mouvement trotskiste, Paris, Pensée universelle, 1975, p. 244.

¹⁸ Gérard ROSENTHAL, Avocat de Trotsky, Paris, R. Laffont, 1975, p. 276

notamment la tâche de la préparation de la conférence de fondation de la IVe Internationale. On trouve a posteriori l'ombre du G. P. U. près de lui à cette époque : quand il rencontre, sous le nom de Mornard, l'agent du G. P. U. Mercader que lui présente une sympathisante américaine, dans les premiers jours de juillet, où il se fait voler sa serviette dans le métro avec des documents dont le projet de statuts de la IVe Internationale qu'il venait de terminer. Sans doute n'a-t-il pas suffisamment tenu compte de ce sérieux avertissement. Le 12 juillet, il quitte ses camarades français. Quelques jours plus tard, inquiets de ne l'avoir pas revu, plusieurs d'entre eux se rendent à l'appartement qu'il habite à Maisons-Alfort sous le nom de Roger Bertrand : tout est en ordre et le couvert mis pour un repas qui n'a pas été pris.

Le 16 juillet, Rous, Naville, Sneevliet et Vereeken reçoivent des copies d'une lettre qui parviendra le 4 août à Trotsky¹⁹ : tout a été posté à Perpignan. Le texte pourrait avoir été écrit de sa main, mais la signature est un pseudonyme qu'il a depuis longtemps abandonné, et le propos comprend bien des maladroites dans lesquelles Trotsky voit une présomption de la présence du G. P. U.²⁰. La fiction du départ volontaire et de la « *rupture politique* » de Klement avec Trotsky ne tiendra pas devant de macabres découvertes : le 26 août, on repêche dans la Seine, à Meulan, un tronc humain avec deux bras, et, le 28, un sac qui contient les jambes du même cadavre. C'est bien des restes de Klement qu'il s'agit, en dépit des sarcasmes de l'Humanité et de l'aveuglement fractionnel de certains. L'épisode est trop connu pour qu'il soit nécessaire de s'y étendre²¹.

Il y a quelques années, dans son livre *La Guépéou dans le mouvement trotskyste*, Georges Vereeken a ouvert contre lui un procès posthume conclu sur un verdict : « *Rudolf Klement. Agent ? Certainement un lâche*²² ». Il faut bien dire que ses arguments n'emportent pas la conviction. La seule certitude que nous ayons est que Klement a été assassiné parce qu'il était ancien secrétaire du L. D. et membre du S. I., et que ses assassins n'ont jamais été découverts.

Erwin WOLF

D'Erwin Wolf, dont le surnom familial de Kiff devint bientôt le premier pseudonyme militant, Vereeken, qui le compta aussi au nombre de ses adversaires, trace un portrait tout différent quand il le décrit « le visage plaisant et agréable, qui inspirait confiance, des mots vifs et énergiques, une élocution facile qu'il utilisait pour défendre franchement ce qu'il considérait nécessaire à la cause et au mouvement²³ ».

Il était né en décembre 1902 à Reichenberg (Liberec) en pays sudète d'une famille de riches commerçants juifs (« *Wolf und Sohn, Kolonialwaren-Grosshandlung* »). Citoyen tchécoslovaque, il ne semble pas avoir milité dans son pays d'origine. Il avait mené des études supérieures de fils de riche, à Berlin, Paris, Oxford. Il avait eu des sympathies pour le « *front de gauche* » en pays sudète, mais n'avait jamais appartenu à un parti ouvrier, ce qui était rare à l'époque parmi les membres de l'Opposition de gauche. C'est en 1932, alors qu'il étudiait à Berlin, qu'il avait adhéré à cette dernière. Après la victoire de Hitler, il décida de ne pas revenir en Tchécoslovaquie, mais d'émigrer à Paris où il arriva en mars 1933. Refusant les sollicitations de son oncle Heinrich, établi aux Etats-Unis, qui voulait lui faire faire à Columbia un doctorat en « *business* », il décida de devenir militant professionnel. Après une année où il

¹⁹ En fait, pour tout ce qui concerne l'affaire Klement, le lecteur est prié de se reporter au chapitre correspondant du livre de Gérard Rosenthal (cf. n. 18) qui fait le point et le tour actuel de cette question avec une grande précision.

²⁰ VEREEKEN, op. cit., p. 244-321.

²¹

²²

²³ Id., p. 311-313.

était inscrit en Sorbonne, en statistiques, et où il dirigeait, avec la compagne d'Ackerknecht, un petit atelier de conception de bijoux, un accord avec son frère, qui acceptait de lui racheter sa part d'héritage, lui assura l'indépendance matérielle et lui permit de se consacrer à plein temps à l'activité politique.

C'est sans doute en 1933 qu'il fut coopté à la direction de l'I. K. D. à l'étranger, sans avoir jusque-là joué de rôle particulier. Lors du débat sur « *entrisme* », en 1934, il se rangea d'abord du côté de Bauer, mais refusa la logique qui menait à la scission et demeura dans l'organisation internationale. Selon une tradition orale non vérifiée, il aurait apporté la caisse en changeant d'opinion, et permis ainsi à la minorité « pro-entrisme » d'utiliser Unser Wort pour défendre ses vues. Il était présent à la conférence de Dietikon. Une commune hostilité à Fischer et Maslow le rapprochait de Johre et Fischer qu'il appuyait sans réserve dans leur refus d'admettre les deux anciens zinoviévistes allemands dans l'organisation. Il eut évidemment à essuyer les sarcasmes de ces derniers, qui s'étonnaient de la présence à Paris d'un émigré « *allemand* » de nationalité tchécoslovaque, et soutenaient que son poste de militant ne pouvait être que dans son propre pays, cette région des Sudètes où les nazis progressaient à grands pas.

Erwin Wolf a-t-il rencontré Trotsky avant le départ de celui-ci en Norvège ? On peut le supposer, sur la base d'un compte rendu de discussion sur le S. A.P. avec un allemand désigné sous l'initiale N. et une allusion postérieure de Trotsky à sa discussion sur le S. A. P. « *avec Braun* » (NicolLE ou N. BRAUN était l'un des pseudonymes de Wolf). Mais van Heijenoort pense que Wolf n'avait jamais rencontré Trotsky²⁴.

Ce furent en tout cas sa disponibilité comme ses connaissances linguistiques et ses qualités personnelles qui le qualifièrent pour aller prendre en novembre 1935 à Hönefoss la place laissée vacante par le départ de Frankel. Il semble, d'après le témoignage de Van²⁵, qu'il soit loin d'avoir été un secrétaire parfait, mais Trotsky, en tout cas, apprécia ses qualités politiques et morales et lui confia la mission de confiance d'écrire contre les « *moliniéristes* », à partir de ses archives, la brochure interne L'Organe de masse qu'il signa Nicolle Braun²⁶. Il avait rapidement appris le norvégien et allait épouser la fille des hôtes de Trotsky, Hjördis Knudsen.

Le séjour à Hönefoss lui avait donné une toute nouvelle stature. A la fin de juin 1936, il assure avec L. D., Walter Held, et Shachtman, venu des Etats-Unis, le travail préparatoire, dit « *préconférence de Berne* », à la conférence dite « de Genève ». C'est pour prendre part à cette dernière qu'il quitte Hönefoss en juillet²⁷. La conférence l'élit au S. I. Il revient en Norvège au mois d'août, en même temps que Van, au moment où la situation de Trotsky devient dangereuse. Tous deux sont arrêtés le 26 août, expulsés le 28. Par le Danemark et la Belgique, ils reviennent en France où l'Humanité les présente comme des hommes aux mains couvertes de sang²⁸(28). Il séjourne en Grande-Bretagne, puis s'établit à Bruxelles avec le S. I.

²⁴Lettre du 10 mai 1978.

²⁵Van HEIJENOORT, op. cit., p. 121.

²⁶ Ce texte, depuis longtemps pratiquement inaccessible en français, a été reproduit en traduction anglaise dans The Crisis of the French Section, recueil de textes de Trotsky, publié par Pathfinder press, en annexe.

²⁷ Le dossier Wolf, dans les archives Vereeken, comporte deux lettres de Trotsky à Wolf, datées du 27 et 29 juillet 1936, qui semblent bien indiquer que Wolf était effectivement à Paris où la conférence « de Genève » avait commencé le 26. Elles seront publiées dans les Œuvres.

²⁸ L'Humanité du 7 juillet 1936, p. 3, sous le titre « Il faut empêcher de nuire les envoyés de Trotsky », annonce l'arrivée de « Van Heyenoat et Ewin Walf » (sic), et « leur activité provocatrice contre le pays qui a signé avec la France un pacte de non-agression et d'assistance mutuelle », et exige leur mise «

Dès la nouvelle du deuxième procès de Moscou, il adresse, de sa propre initiative, le 21 janvier, une lettre au Manchester Guardian dans laquelle il se déclare prêt, en sa qualité d'ancien secrétaire de Trotsky, à se présenter devant tout tribunal qui lui garantirait les moyens de sa défense. La déposition détaillée qu'il adresse au même journal, publiée le 17 février, au sujet du fameux « voyage de Piatakov à Oslo en avion », fera, suivant l'expression de Trotsky lui-même, « le tour du monde ». Dans les semaines

qui suivent, Trotsky cite son initiative en exemple ²⁹, et il joue un rôle central dans la préparation du matériel nécessaire à la réfutation des falsifications du deuxième procès.

Il assume en même temps le gros des responsabilités politiques du S. I., va défendre sa politique vis-à-vis du P. O. U. M. devant le C. C. du parti socialiste révolutionnaire belge et contre Vereeken en novembre 1936, prend une part active aux débats du bureau élargi d'Amsterdam en janvier 1937, freine Otto Schüssler et Johre qui sont prêts à briser prématurément des lances contre Sneevliet et la direction du R. S. A. P., s'efforce de préparer une contre-offensive politique sur la question controversée du P. O. U. M. Du coup, il devient une cible dans les luttes fractionnelles. Sneevliet, qui l'appelle « *le fils de banquier* », ou encore « *l'ennemi de classe* », refuse tout rapport avec lui. Jeanne Martin, dans un bulletin intérieur du P. C. I., conclut une « mise au point » sur lui dans ces termes : « *Oui, Nicolle Braun, de sa profession épicier en gros ou ex, rentier et bureaucrate, est vraiment un "petit-bourgeois", selon sa propre expression. Un petit homme même* ³⁰. »

Pourtant, à la fin d'avril 1937, quand se pose la question d'envoyer en Espagne pour quelques mois un membre du S. I. qui aurait à aider sur place à la réorganisation et à la réorientation de la minuscule section bolchevique-léniniste, il démontre son courage en se portant volontaire, malgré la publicité faite à son nom au cours des derniers mois et l'attention que le G. P. U. ne peut manquer de lui avoir accordée. Il se prépare avec méthode, règle ses affaires personnelles, dépose ses papiers en lieu sûr — on ne les trouvera que trente ans plus tard —, s'assure une couverture, qui peut paraître solide, de correspondant du News Chronicle, et arrive à Barcelone, avec sa jeune femme, au lendemain des journées de mai, parfaitement conscient, comme l'attestent ses lettres ³¹, du danger mortel qu'il court en pleine répression stalinienne contre les révolutionnaires en Catalogne. Nous savons qu'il y fut actif, rédigea plusieurs rapports — dont celui du 19 juillet — et vraisemblablement aussi le manifeste des B. L. espagnols pour le premier anniversaire de la révolution. Paul Thalmann l'a rencontré dans un café du Barrio Chino, avec l'espagnol Munis et l'allemand Freund, dit Moulin, et le décrit, très optimiste, trop « *orthodoxe* » à son goût, mais conciliant dans la forme ³².

Il est arrêté le 27 juillet, puis remis en liberté le jour même, ses papiers étant parfaitement en règle³³. Mais le G. P. U. — en l'occurrence le hongrois Geroe, qui opère sous le nom de Pedro — ne lâche pas ainsi une proie. Une seconde arrestation, le 28, est la bonne. Paul Thalmann a témoigné de la présence

hors d'état de nuire ». Le 5 juillet 1936, p. 3, le même quotidien affirmait : « Il s'agit de criminels ayant déjà le sang de Serge Kirov et de trois hommes du Front populaire espagnol sur les mains. »

²⁹ Lettre de Trotsky à Harold R. Isaacs, 20 février 1937, archives Cannon,

³⁰ Bulletin intérieur du P. C. I., janvier 1937, p. 22-23.

³¹ La plupart de ces lettres sont conservées dans le dossier Wolf, archives Vereeken, Bruxelles, notamment celle où il annonce à sa jeune épouse sa décision d'aller en Espagne.

³² Clara et Paul THALMANN, op. cit., p. 198-200.

³³ Nous avons eu, par l'intermédiaire de Paul Thalmann, dont il avait été le geôlier dans une tchéka de Barcelone, la possibilité de parler de cette affaire

de Wolf dans la prison de Puerta del Angel de Barcelone de laquelle il fut officiellement « libéré » le 13 septembre³⁴. Mais il disparaît alors. Des rumeurs, appuyées sur de minuscules indices, étayées par des propos ambigus de hauts fonctionnaires tchécoslovaques, une dépêche de presse³⁵ suggèrent la possibilité d'un enlèvement de sa prison catalane suivi d'un transfert clandestin en U. R. S. S. en vue de la préparation d'un nouveau procès où des « aveux » extorqués par la torture auraient servi à étayer de nouveaux réquisitoires d'un Vychinsky soviétique ou espagnol. Espagne ou U. R. S. S., en tout cas Erwin Wolf s'est tu devant ses bourreaux.

Seules sans doute les archives du G. P. U. pourraient livrer le secret des conditions de sa mort qui est, elle, une certitude. La presse internationale n'a donné qu'un faible écho à cette « *disparition* » — une parmi d'autres — malgré les déclarations, interviews, communiqués de presse et lettres personnelles de Trotsky, lequel, une fois de plus, a dénoncé la main du G. P. U. dans l'assassinat d'un de ses collaborateurs...

Walter HELD

L. D. en revanche n'aura pas l'occasion de parler du dernier meurtre de cette série, commis en effet un peu moins d'une année après le sien, celui de Walter Held, lequel, pour n'avoir jamais été à proprement parler son secrétaire, fut néanmoins son proche collaborateur pendant le séjour norvégien.

Heinz EPE était né en 1910 à Remscheid ; son père était un petit entrepreneur de peinture et avait des opinions de droite. Le jeune homme se distingua vite par une intelligence et un charme incontestable, en même temps peut-être qu'une excessive assurance. Etudiant en droit à Cologne, Berlin, Vienne, il milita dans les jeunesse communistes et le K. P. D. dont il fut exclu en octobre 1932 comme « *trotskyiste* ». Il ne finira jamais un doctorat en sociologie pourtant commencé. C'est vraisemblablement en janvier 1933 qu'il fut coopté à la direction de la section allemande. L'activité de son groupe de Remscheid avait attiré l'attention des nazis, et il fut des premiers qui durent émigrer très vite pour échapper aux représailles immédiates. Il est à Prague au milieu de mars 1933. Nous n'avons pu obtenir vérification dans les archives allemandes de l'affirmation, souvent émise à son sujet, suivant laquelle il avait été condamné à mort par contumace par un tribunal hitlérien³⁶.

Marié à une jeune militante tchèque du groupe d'Otto Friedmann, Held occupe dans la section allemande en 1933 une position politique originale : il se prononce en effet à la fois pour un « *nouveau parti* » en Allemagne — comme Trotsky, mais contre la direction de l'Opposition allemande — et pour une « *nouvelle Internationale* » — avec trois mois d'avance sur les uns et les autres. C'est peut-être sous son influence que cette position a été défendue à la conférence nationale, tenue clandestinement à Leipzig le 12 mars 1933, par le délégué de Cologne contre celle de la majorité animée par Bauer. C'est en tout cas celle qu'il défend lui-même, contre Bauer précisément, dans une tribune de discussion qu'il signe de ses initiales « *H. E.* » dans un des premiers numéros d'Unser Wort. Il est d'ailleurs le premier responsable de cette publication, en attendant d'être relayé par Otto Schüssler qui vient de Prinkipo dans ce but, et cette responsabilité lui vaut de commencer avec Trotsky une correspondance directe.

Quand la décision est prise de transférer à Paris Unser Wort, Heinz Epe -- qui commence à se faire appeler Walter Held, du nom de jeune fille de sa mère — arrive à Paris dans la seconde quinzaine de

³⁴ Cette information fut donnée à l'époque par l'ambassadeur de Tchécoslovaquie en Espagne à la soeur de Wolf qui enquêtait sur sa disparition. Le témoignage de Paul Thalmann se trouve op. cit., p. 213-215.

³⁵Le Matin, 10 février 1938.

septembre. Il ne s'y fixe pas. Sneevliet, dont le parti, le R. S. P., vient de rejoindre l'organisation internationale, réclame l'envoi à Amsterdam, près de lui, d'un homme de confiance. Il propose avec insistance van Heijenoort, dont les ascendances flamandes lui paraissent une garantie d'adaptation au pays et à la langue. Mais c'est finalement Held, sans attaches à Paris, qui est choisi pour ce rôle d'homme de liaison. Il est sans doute l'un des derniers visiteurs de Saint-Palais et s'entretient avec Trotsky de son expérience, allemande et tchécoslovaque, et de ses tâches en Hollande, et, début octobre, s'installe à Amsterdam.

Dès son arrivée, il est plongé dans les débats autour du projet de fusion entre l'O. S. P. de Schmidt et De Kadt et le R. S. P. de Sneevliet — tous deux signataires en août de la déclaration des quatre pour une nouvelle Internationale — et participe en personne aux pourparlers. Il en rend compte régulièrement à Trotsky dans une correspondance récemment mise à jour dans les archives Sneevliet, à l'Institut international d'Histoire sociale d'Amsterdam, ainsi que celle qu'il échange simultanément avec Bauer, représentant du S. I., essentiellement sur les questions allemandes. Il semble avoir été bien accueilli et très estimé par Sneevliet, qui le dit à Trotsky. Mais, à son grand chagrin, il ne parvient pas à trouver dans ce pays, « *puritain et petit-bourgeois* », dit-il avec rage, un « *homme* » qui permettrait, par un mariage, de naturaliser sans problèmes l'ex-députée du K. P. D. au Reichstag, Maria Reese, qui vient de se rallier à la IVe Internationale ³⁷.

Bientôt, l'initiative de l'organisation de jeunesse de l'O. S. P. de convoquer une conférence mondiale des organisations socialistes révolutionnaires et communistes de jeunes va lui donner de fait une importante responsabilité sur le plan de la construction de l'Internationale, car il est chargé de représenter la L. C. I. et ses sections jeunes dans le travail préparatoire. L. D. accordait à cette initiative une extrême importance dans la voie de la construction de la IVe elle-même. Held est présent, à Laren, dans l'auberge de jeunesse où la conférence vient de commencer en février 1934, quand la police hollandaise intervient. Ses papiers en règle lui permettent, comme à son compagnon des jeunesses du S. A. P., Willy Brandt, muni, lui, de papiers norvégiens, d'éviter le sort de quatre de leurs camarades allemands entrés illégalement et que le gouvernement de la « *démocratie* » hollandaise va livrer à Hitler.

Interrompue à Laren, la conférence se termine à Bruxelles — officiellement à Lille — par la désignation d'un « *bureau international* » de trois membres dont il est, avec Willy Brandt et Kurt Forslund des J. C. suédoises « *indépendantes* ». Le S. I. attend beaucoup de cette nomination, parce que le bureau doit siéger à Stockholm : il verrait d'un bon œil l'installation de Held à Bruxelles et la possibilité pour lui de commencer un travail en direction des jeunesses et du parti de Kilbom. Trotsky, lui, est mécontent de Held qui, à ses yeux, a « capitulé » devant Brandt : il le savonne sans ménagements et le met en garde contre un excès de présomption dans ses perspectives suédoises ³⁸. En fait, il ne pourra s'installer en Suède, et devra se contenter de s'établir à Oslo, en juin 1934.

Il y travaillera désormais en contact étroit avec Willy Brandt, qui, malgré sa jeunesse, joue un rôle important dans le S. A. P. en émigration et se trouve en relations étroites avec le parti ouvrier norvégien, dont l'arrivée au pouvoir est proche.

³⁷ Correspondance entre Walter Held et Erwin Ackerknecht (Bauer) en décembre 1933 et janvier 1934, archives Sneevliet, Institut international d'Histoire sociale. Quand nous avons eu en main ce dossier il portait l'indication erronée que cette correspondance avait été échangée entre Held et Erwin Wolf (la confusion s'explique par l'identité des prénoms).

³⁸ Lettre de Trotsky à Held, 29 mars 1934, archives Glotzer, New York, publiée dans OEuvres 3, novembre 1933-avril 1934, pp. 298-302. Il y travaillera désormais en contact étroit avec Willy Brandt, qui, malgré sa jeunesse, joue un rôle important dans le S. A. P. en émigration et se trouve en relations étroites avec le parti ouvrier norvégien, dont l'arrivée au pouvoir est proche.

Held ne semble guère avoir eu en émigration d'activité proprement allemande, bien qu'il soit formellement membre de la direction de l'I.K.D. Il est d'abord adversaire déterminé de l' « *entrisme* » dans la S. F. I. O. — on dit qu'il compara à cette occasion Trotsky à Plekhanov et même Kautsky — puis s'y rallie finalement. Il soutient le groupe Johre-Fischer dans lequel il ne s'intègre pourtant pas réellement.³⁹ En revanche, il se lie au mouvement ouvrier norvégien, noue des relations — Olav Schefflo Helge Krog, Kjell Ottelsen, Håkon Meyer — qui se révéleront précieuses pour Trotsky, et, d'une certaine manière, jette les bases de la section norvégienne qui verra le jour en 1937. C'est sous son influence que le bureau des jeunes se prononce pour la nouvelle Internationale, ce qui obligera Brandt à voter à la conférence de l'I. A. G. de février 1935 pour la résolution Sneevliet-Schmidt en faveur de la IVe Internationale.

C'est pourtant l'époque où le S. A. P. tourne définitivement le dos à cette orientation, et Brandt n'est sans doute pas le dernier à pousser en ce sens. La L. C. I. dénonce ce que Trotsky appelle sa « *trahison* » : représentant du bureau des jeunes, il a voté pour la IVe Internationale, mais, en tant que membre du S. A. P., a pris la parole pour la combattre. L. D. réclame de Held une offensive énergique, pour briser le bloc anti-trotskyiste en formation. En fait, le S. A. P. a pris de l'avance, et l'unique résultat de l'offensive est l'exclusion de Held lui-même du bureau le 18 août 1935.

A cette date, L. D. est déjà installé à Hønefoss. Held s'est beaucoup dépensé pour obtenir pour lui le visa de séjour du nouveau gouvernement du parti ouvrier. Il l'a accueilli le 18 juin à son débarquement à Oslo, l'a accompagné à Hønefoss, chez les Knudsen, où il réside, et lui rend de longues et fréquentes visites. La présence du jeune couple Held — il vient d'épouser une jeune norvégienne, Synnoeve Rosendahl — sera plus que précieuse dans la période terrible. En décembre 1936, Trotsky demande au ministre Trygve Lie l'autorisation d'être accompagné par les Held dans son voyage au Mexique⁴⁰; le refus du gouvernement empêchera la réalisation de ce projet.

Il semble qu'au cours de la période suivante, Held se soit avant tout consacré à la jeune section norvégienne du mouvement pour la IVe dont le porte-drapeau était la vieille militante Jeanette Olsen. Mais il est toujours membre influent de l'I. K. D., et le seul Allemand à collaborer à la fois à *Unser Wort*, que publie la direction Johre-Fischer, et à *Der Einzige Weg* qu'édite le S. I. Il collabore régulièrement à New International avec des articles théoriques, historiques et d'actualité d'excellente qualité. Il joue un rôle important dans la contre-enquête sur les procès de Moscou et notamment dans la recherche de témoignages au Danemark pour l'épisode de Copenhague en 1932.

Trotsky, dès cette époque, songe à utiliser Held dans un poste où il pourrait donner sa véritable mesure, en le faisant venir au S. I. La prétendue lettre envoyée par Klement après son enlèvement fait allusion aux projets de promotion de Held. En 1938, L. D. suggère de le faire venir à Paris, au S. I., une étape sur le chemin des Etats-Unis où le S. I. devra s'installer au début de la guerre en Europe⁴¹. Nous ignorons pourquoi ces projets n'ont pas pris corps, et pourquoi Held est encore en Norvège en septembre 1939.

Daniel Guérin, venu en délégué du P. S. O. P. l'y rencontre avec le vétéran tchécoslovaque Alois Neurath, lui aussi réfugié. Il évoquera plus tard dans ses souvenirs ces « *deux militants aux qualités exceptionnelles* », « *fleurons de la IVe Internationale* », traitant pourtant Held de « révolutionnaire en dentelles, à la culture

³⁹ Voir à ce sujet l'abondante correspondance entre Held et Wolf dans le dossier Wolf, archives Vereeken.

⁴⁰ Trotsky l'écrit à la fin d'un texte sur son départ de Norvège publié dans Quatrième Internationale en février-mars 1937.

⁴¹ Lettre de Trotsky à Cannon et Shachtman, 20 avril 1938, archives Cannon.

raffinée⁴² ». Mais, dès lors, les conditions générales de la circulation des informations rendent flous les éléments dont nous disposons. Il semble que, dans la querelle qui secoue le S. W. P. au lendemain du pacte Hitler-Staline, et le débat sur la nature de l'U. R. S. S., Held ait pris partie pour la minorité conduite par Shachtman et Burnham. Il semble également qu'il ait en revanche désavoué la scission dans le S. W. P. comme l'Internationale : les deux fractions se l'arracheront après sa mort.

Mais le drame va bientôt se nouer : Held n'accepte pas l'inactivité politique temporaire à laquelle le réduit la précarité de son refuge en Suède après l'occupation de la Norvège par les troupes allemandes en 1940. Des liens amicaux avec un diplomate américain lui font croire qu'il peut tenter un audacieux pari : muni d'un passeport en règle et de tous les visas nécessaires, il entreprend en effet au début de 1941 de traverser en train l'Union soviétique avec sa compagne et leur fils, Ivar Roland, pour aller embarquer en Extrême-Orient soviétique pour les Etats-Unis⁴³.

Pari perdu d'avance : le G. P. U. ne pouvait ignorer ni son identité ni son activité, et il était, comme Klement et comme Wolf, un homme à abattre. Invité par la police russe à descendre du train à Saratov pour un interrogatoire, il disparaît. Des bundistes polonais l'auraient aperçu quelques semaines plus tard dans une prison de Moscou où ils étaient également détenus. Il est certain qu'il y fut exécuté en tant que « *trotskyiste* », après bien d'autres ; dans son cas également, Staline exécutait la sentence prononcée par Hitler. Walter Held n'avait pas encore trente et un ans.

Il est évident que les hommes qui avaient servi de façon prolongée auprès de Trotsky ne pouvaient pas ne pas jouer dans le mouvement international un rôle important. Frankel a été au moins l'une des têtes du S. I. de 1933 à 1934, Wolf de 1936 à 1937, Klement son secrétaire administratif de 1934 à 1938, et parfois, comme en 1938, son unique membre actif, de même que Van allait être à son tour secrétaire international de 1939 à 1946. Otto Schüssler a également compté dans le mouvement international. Et, argument plus décisif encore peut-être, trois d'entre eux — sans compter Léon Sedov — ont été assassinés par le G. P. U. en raison du rôle qu'ils jouaient, avaient joué ou pouvaient jouer.

Dans le mouvement, aucun n'a été populaire. D'abord parce que, étrangers, ils étaient peu connus des militants des pays où ils ont travaillé. Ensuite parce que les adversaires de Trotsky dans les luttes fractionnelles les chargeaient volontiers des péchés dont ils n'osaient accabler le Vieux lui-même, ou leur attribuaient le prétendu « *filtrage* » de ses informations. A plusieurs reprises, Trotsky fut amené à défendre énergiquement l'un ou l'autre, le couvrir de son autorité. Il est vrai qu'il devait avoir tendance à s'appuyer sur des hommes qu'il connaissait bien et estimait profondément, pour avoir vécu et travaillé avec eux. Mais il semble aussi avoir été conscient du fait que leur longue collaboration avec lui ne constituait pas toujours une recommandation auprès des dirigeants des sections nationales, quelque peu jaloux de leur indépendance, et qui voyaient en eux, sinon ses « *hommes* », du moins ses « *yeux* », et des militants qui n'avaient pas l'expérience d'un travail de masse dans leur propre pays.

Il est banal d'entendre dire que les proches collaborateurs de Trotsky sont, à quelques exceptions près, « *morts politiquement* » en même temps que lui. Dans le cas de ces hommes, c'est loin d'être évident, ou bien il faut admettre une « *agonie politique* » particulièrement prolongée : Van n'a rompu qu'en 1948 avec la IVe Internationale et le bolchevisme, après avoir assuré la direction du S. I. pendant toute la guerre, et cette rupture a eu des bases politiques. Il en est de même pour Schüssler. Quant à Jan Frankel,

⁴² Daniel GUÉRIN, *Front populaire, révolution manquée*, Paris, Maspero, 1970, p. 255.

⁴³ Un certain nombre de ces précieux détails nous ont été fournis par Wolfgang Alles qui vient de soutenir à l'Université de Mannheim une thèse intitulée *Zur Politik und Geschichte der deutschen Troztkisten ab 1930*.

il avait déjà rompu depuis plusieurs mois quand le Vieux tomba sous les coups du tueur dépêché par le G. P. U. Mais il n'est pas douteux que cet assassinat constitua pour eux tous une terrible épreuve.

Cette mise au point n'a en elle-même aucune prétention. Elle aurait pleinement atteint son but si elle suscitait dans l'immédiat des réactions, critiques, compléments, contradictions et témoignages supplémentaires de camarades de combat de ces hommes, qui permettraient de préciser plus encore leurs figures et leur rôle ⁴⁴. Les Cahiers Léon Trotsky leur sont ouverts. La tâche ne manque pas d'importance : par la place qu'ils ont tenue auprès de Trotsky, ces militants sont entrés dans l'histoire.

⁴⁴ Un petit nombre de témoins ont été interrogés par nos soins en vue de la rédaction de ce travail. Mais nous espérons des réactions plus nombreuses et plus fournies devant un texte imprimé.